Document generated on 08/06/2025 7:13 a.m.

Études littéraires africaines

Serge Amisi, *kadogo* en toutes lettres

Joseph Tonda

Number 32, 2011

L'enfant-soldat : langages & images

URI: https://id.erudit.org/iderudit/1018649ar
DOI: https://doi.org/10.7202/1018649ar

See table of contents

Publisher(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (print)
2270-0374 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Tonda, J. (2011). Serge Amisi, *kadogo* en toutes lettres. *Études littéraires africaines*, (32), 126–133. https://doi.org/10.7202/1018649ar

Tous droits réservés © Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA), 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

SERGE AMISI, *KADOGO* EN TOUTES LETTRES

Comment devient-on *kadogo*, enfant-soldat, au cours de la guerre menée par Kabila et les Rwandais, soutenus par les Américains, contre Mobutu ? Quelle expérience de vie fait le *kadogo* ?

Il n'est pas nécessaire, pour être *kadogo*, d'être fils d'un militaire, comme l'est Serge Amisi, et de ne pas aimer les militaires. Il n'est pas non plus nécessaire d'avoir comme maman une femme angolaise que ton père a rencontrée au cours d'une longue mission à Kinshasa, alors qu'il est en poste à Kisangani. Il n'est pas encore nécessaire de quitter à jamais cette mère, de partir avec ton père à Kisangani à la fin de sa mission, d'apprendre à vivre avec une nouvelle maman, la femme de ton père, et avec des frères qui ne sont pas de « même mère » que toi ; d'aller travailler au champ avec tes frères, sous les ordres de ta nouvelle maman, chaque jour après l'école ; d'apprendre à vendre du pétrole et de l'urine à des clients qui la prennent pour du pétrole et dont l'un fera payer très cher cette supercherie à ton frère ; de partir séjourner dans un village auprès de ton oncle paternel qui t'aime beaucoup et d'aller travailler dans ses champs avec tes cousins.

Bien des enfants du Congo connaissent cette trajectoire de vie.

Tu deviens *kadogo*, tu te fais appeler « Ange rebelle », « Canon rouillé », tes noms de guerre ; et tu fais la connaissance d'autres camarades de ton âge, aux noms de « Cœur de Lion », « Diable », « Race de Vipère », « Scorpion Rouge, « L'homme des Machettes », « Dragon Noir », dont tu trouves que les visages ressemblent « vraiment à leurs noms » au point qu'ils te paraissent « vraiment très cons » (p. 187) [1], parce que tu as été enlevé par des militaires rwandais, qui te donnent une formation militaire dans leur camp et qui te forcent à tuer ton oncle, dans la cour du centre de formation, alors que celui-ci est venu te chercher pour te ramener à la maison.

Tu es devenu *kadogo* parce que tu assistes à d'autres meurtres de parents, notamment de mamans, par leurs jeunes enfants en formation comme toi ; des mamans qui perdent la vie pour être venues chercher leurs enfants enlevés par les mêmes militaires rwandais.

---

[1] Amisi (Serge), *Souvenez-vous de moi, l'enfant de demain. Carnets d'un enfant de la guerre*. Traduit du lingala par l'auteur avec le concours de Jean-Christophe Lanquetin, remanié par Raharimanana. La Roque d'Anthéron : Vents d'ailleurs, coll. Fragments, 2011, 253 p.

Ces militaires rwandais qui tueront ton père, de la manière la plus atroce.

Comme *kadogo*, tu vas vivre une vie où le réel est indiscernable de l'irréel, car tu vas faire l'expérience de ton bras qui gonfle et qui raccourcit parce que tu as tapé un civil dont tu as fait se sauver le gecko à la tête rouge ; tu vas voir ton bras redevenir normal après que le civil en question l'aura touché ; et ce civil te fait connaître ces choses parce que tu as menacé son enfant de mort, avec ton arme.

Cette expérience de la vaine puissance des civils villageois, tu vas aussi la faire avec ce récit du coq qui s'est transformé en homme après que ton ami lui a tiré dessus dans l'espoir de le manger. Ton ami va te dire à toi et aux autres militaires accourus parce que vous avez entendu des « bruits de munitions » :

> […] ce que vous voyez, ce n'est pas un homme ! Moi au moment où vous étiez sortis, j'avais l'envie d'égorger ce coq qui restait souvent près de nous. J'ai suivi le coq, j'ai vu qu'il me faisait beaucoup courir, et c'est ce qui m'a fait prendre mon arme pour le tuer. Quand j'ai tiré la première balle, il s'est transformé en homme ! Quand il s'est transformé en homme, ça m'a fait beaucoup peur, j'ai tiré encore une autre balle, il est rentré normal le coq ! Quand il est rentré encore le coq, ça m'a dépassé encore plus, et ça m'a fait entrer un mauvais esprit de le tuer maintenant et de regarder si ça finira où ? et je lui ai encore ajouté une autre balle, il s'est transformé encore en homme, il est tombé par terre, il est mort […] (p. 75).

Comme *kadogo*, tu fais d'autres expériences de ce genre. Notamment quand ton ami et toi rencontrez une femme, avec de très longs cheveux que seule une femme blanche peut avoir ; une femme que ton ami veut aimer mais que vous allez découvrir sans visage ; car elle n'a pas d'yeux, de nez, de bouche ; une femme que ton ami voudra tuer avec son arme et qu'il verra disparaître. Après, ton ami te dira que son sexe ne se met plus « debout » et quand vous racontez cette histoire à des civils paysans, vous vous entendez dire que c'est une chance extraordinaire que de rencontrer cette femme, car beaucoup de gens cherchent à la rencontrer pour avoir tout ce qu'ils veulent dans la vie !

Comme *kadogo*, tu vas être invité à te faire protéger par des fétiches, et te voir déconseiller cela par le commandant. Il te dit d'être « naturel », il te demande de « faire la guerre naturelle » (p. 207). Le même commandant qui t'interdit d'aimer « les femmes d'autrui », parce que « le corps de la femme d'autrui, ça porte des

malheurs » (p. 176). Tu vivras cette expérience quand tu verras un de tes amis dépérir à vue d'œil, suite au viol qu'il a commis sur une fille de féticheur.

Ces moments d'incertitude sur le réel ne sont pas des parenthèses. Ils constituent l'intégralité de ta vie de militaire. La parole du commandant te le dit :

> À la vie réelle, tu n'es qu'un enfant, c'est l'armée qui te grandit mais considère-toi comme un enfant. Selon l'expression militaire, il n'y a pas les petits soldats et les grands soldats, mais il y a quand même un droit d'aînesse, je te demande d'être respect devant Nzembe, respect car il est votre chef, respect devant tous les ordres sauf les mauvais ordres (p. 123).

Ainsi, il y a la « vie réelle », où tu es un enfant, et la vie militaire, où tu es un soldat, et en tant que soldat, tu n'as pas d'âge. Cette vie en dehors de la vie réelle, cette vie de soldat, où tu vas cependant respecter le « droit d'aînesse », tu la vis comme dans un film. À plusieurs reprises, tu vis les choses comme si elles se déroulaient dans un film. Notamment, quand tu es dans le « feu nourrissant » où tu n'entends plus le son de l'arme avec laquelle tu tires, et que tu vois venir votre défaite parce que le feu des rebelles est plus « dur » que le vôtre. C'est là que tu as « senti en tirant beaucoup l'arme, que le chanvre et la poudre de chasse » que tu as fumés « enlevaient vraiment la panique ». C'est alors que tu te vois comme si tu te « faisais un tournage de film de guerre » (p. 209), comme quand tu étais petit enfant.

Cette impression de tourner un film alors que tu as fumé le chanvre et la poudre de chasse, tu l'as encore vécue quand tu es arrivé à Mbandaka, sur le chemin de la guerre. En descendant de l'avion qui vient d'atterrir, tu te vois comme dans la jungle, et tu t'écries : « Mais ici, on est à la ville, qu'est-ce que tu seras donc quand tu vas voir la forêt ? » Soudain, tu as peur, et tu dis : « Mais ici, je suis venu me laisser où ? » Car tu vois « le visage des gens comme dans les films de Kunta Kinte […] » (p. 172).

L'autre fois que tu vis ta vie comme dans un film, c'est quand tu savoures ta vengeance sur les Cobras, les soldats du « Congo français » (p. 189). Ils t'avaient enlevé, ils t'avaient tapé comme un serpent, ils t'avaient nourri avec une ration de riz blanc sans huile réduite à une cuillerée donnée une fois par jour, ils t'avaient humilié, toi et d'autres militaires de Kabila, en vous obligeant à éjaculer quand ils vous tapaient, mais toi tu ne pouvais pas éjaculer parce que, dans la « vie réelle », tu es un enfant… Tu t'étais évadé et

aujourd'hui, tu leur apprends de quel bois tu te chauffes, en commençant par leur dire ton nom : Canon rouillé. Ensuite, tu leur dis : « Le monde tour à tour, et moi on m'a appris de rendre à Kaisala [César] ce qui est à Kaisala, à Dieu ce qui est à Dieu, du mal à celui qui commencera, et du bien à celui qui terminera ». Tu donnes alors l'ordre de taper les Cobras. Et « ils se sont fait taper comme dans un film » (p. 236).

En réalité, qu'il s'agisse de toi, Canon rouillé, et des autres – « Cœur de Lion, « Race de Vipère », « Scorpion Rouge, « L'homme des Machettes », « Dragon Noir » –, vous aviez, au Congo français, des personnages qui portaient eux aussi des noms de film : Cobras, bien sûr, dont un, Johnny Chien Méchant, très célèbre et sinistre, qu'un écrivain du Congo français a immortalisé dans un roman [2] dont on a tiré un film [3] ; mais il y avait aussi des Ninjas, des Zoulous, des Requins, des Cocoyes, etc., c'est-à-dire d'autres jeunes fumeurs de chanvre, d'autres jeunes qui avaient la mort pleins les yeux… et qui se livraient comme toi à une « guerre politique » (p. 236), avec ses viols, avec cette façon « inacceptable » de tuer. Comme ce jour-là où tes amis et toi vous avez tué des mamans qui se battaient contre vous et qui vous ont fait perdre beaucoup de vos camarades. Vous leur aviez demandé, à ces mamans, de couper des morceaux d'arbre, vous les aviez bien taillés, et tous les soldats qui le voulaient ont couché avec ces mamans. Chacune a couché avec plus de cent soldats. Ensuite, vous avez rasé les poils de leur sexe, et vous avez introduit ces morceaux d'arbre dans leurs vagins, à une longueur de trente centimètres ; après quoi vous les avez enterrées (p. 206).

De la guerre « politique », ton ami Kashala t'a donné une explication lumineuse quand il t'a dit :

> […] cette guerre est politique, alors il ne faudra pas te faire souffrir le corps pour rien […] Toi tu penses que même si on arrive à faire cette guerre dans toutes sortes de situations, tu penses qu'on deviendra les chefs de cette armée, les dirigeants de ce pays ? Nous, on est comme des pions et on souffre pour rien (p. 236-237).

La vie de la guerre, c'est donc cette vie qui se confond avec la vie des films. Une vie où l'arme est ton père et ta mère ; une vie dans laquelle tu parles avec ton arme, lorsque tu te retrouves seul, perdu

---

[2] Dongala (Emmanuel), *Johnny chien méchant*. Paris : le Serpent à plumes, coll. Fiction. Domaine français, 2002, 360 p.

[3] *Johnny Mad Dog*, un film réalisé par Jean-Stéphane Sauvaire, produit par Mathieu Kassovitz, 2008.

dans la jungle dont tu sais que peu de militaires perdus comme toi en réchappent. Tu parles donc avec ton arme et tu lui dis :

> Voilà, moi je suis perdu parce que je suis loin de mes parents, c'est ainsi que je suis devenu promeneur. Arme, montre-moi la route, peut-être que toi, tu peux savoir ? Comme toi, tu es près de moi, tu vas me donner la force de chercher la route. Voilà ces Rwandais comment est-ce qu'ils ont sali ma vie, aujourd'hui, moi je ne vis plus tranquille à cause d'eux (p. 220).

Tu diras d'autres paroles à ton arme, ce matin-là où tu étais perché sur une branche d'arbre qui t'a sauvé de la mort par noyade parce qu'une grande pluie a fait monter l'eau. Tu lui dis : « Tu vois comme toi tu as voulu mourir cette nuit ? Mais chance que moi je t'ai tenue ! Mais toi, tu devais mourir, tu devais te noyer dans l'eau ! Tu vois, si ce n'était pas moi, tu ne serais plus vivante » (p. 221).

Dans la « vie réelle », celui qui parle ainsi avec son arme est considéré comme un fou. Et des fous, tu en as rencontrés des tas, dans ta vie militaire. Il y en a eu de bien étranges. Tu les rencontreras quand, après la fuite de Mobutu et la victoire de Kabila, sera déclenchée la chasse aux Rwandais, reconnaissables à leur « corps mince » et « fin » (p. 45). Des fous qui, à Kinshasa et ailleurs, seront brûlés vifs. Des fous qui ont soudain proliféré du fait de la chasse aux Rwandais ; des fous qui se sont ajoutés à l'ancienne population de fous, et dont certains portaient par exemple des motorolas. Mais il n'y avait pas que des militaires rwandais qui jouaient les fous. Ton ami Kashala, lui aussi, joua le fou, pour quitter l'armée, car il en avait marre d'avoir les morts plein les yeux, comme toi. Quant à toi, tu ne jouas pas les fous, mais les épileptiques.

Cet état d'esprit dans lequel tu te mets est possible parce que les Rwandais, en t'enlevant, t'ont fait habiter par le « mauvais esprit ». Sans ce « mauvais esprit », tu ne peux pas être un vrai militaire et tu ne peux pas commander. C'est ce mauvais esprit dont tu fais l'expérience dans le centre de formation rwandais, que tu vas faire entrer dans la tête de tes amis, parce que les Rwandais t'ont « mis chef » des *kadogo* pour te tromper, pour que tu ne t'évades pas. C'est ce mauvais esprit qui va aussi te faire prendre ton rôle de chef pour du jeu (p. 22). Comme dans un film, donc.

Car le jeu, c'est de ton âge, et chaque fois que l'occasion se présentera, tu seras rattrapé par l'esprit du jeu. Comme, par exemple, dans la maison du commandant qui t'a fait arrêter parce que tu voulais fuir en Angola, et qui te dispensera du travail dans la compagnie, pour habiter chez lui. Parce que tu es encore un enfant, malgré le

« mauvais esprit » qui est dans ta tête, la maison du commandant va te faire penser à celle de tes parents. Et comme tu n'achètes pas de nourriture, tu achètes des « jouets pour jouer avec », tu achètes des habits. Tes jouets, ce sont des jouets militaires, parce que tous les enfants de ton âge aiment les jouets militaires. Tu joues donc à la guerre avec ces jouets militaires, du matin au soir, à la maison, malgré le fait que le commandant ne voulait pas que tu joues. Et pour te priver de tes jeux militaires à la maison, le commandant t'envoie à l'unité avec les autres soldats et profite de ton absence pour détruire tous tes jouets. Tu fais une grève de la faim parce que le commandant a détruit tes jouets et il te dit : « Un militaire comme toi, tu joues avec des jouets ! tu penses que tu es encore un enfant ? Non, tu es déjà devenu soldat, tu ne peux plus jouer » (p. 65).

Ce rappel à l'ordre militaire, tu le connaîtras durant toute ta carrière : on te tapera plusieurs fois « comme un serpent », avec des « morceaux d'arbre et l'écorce des arbres » ; pour te rappeler à l'ordre militaire, on te fera chanter pour que tu aies « l'esprit dur » car tu es un soldat pour la Nation (p. 179) ; tu mettras cet esprit dur à l'œuvre pour *kretcher* Nzembe, ton chef qui ne t'aime pas et que tu n'aimes pas non plus, et qui sera l'un de tes ennemis intimes ; l'autre étant Kwiungu, un autre *kadogo*, plus petit que toi, un de ces *kadogo* très « cons », qui te fera taper par ses amis et qui te tapera durement, au point de te faire hospitaliser.

La vie d'un *kadogo* est faite, comme dans un film, d'amours impossibles : aimer une femme qui a l'âge de ta mère, la gâter avec les dollars de ta paye et ne pas faire l'amour avec elle, parce que tu es encore un enfant, né un 24 avril mais sans que tu saches ton année de naissance ; te retrouver en situation de rivalité avec le mari de cette femme, qui se trouve être un karatéka, fort justement surnommé *Maître fort* ; devoir tuer ton rival, Maître fort, avec ton arme de guerre au cours d'un duel où il te provoque en public, alors qu'il n'est armé que d'un *nunchaku* [arme des films de karaté] ; perdre définitivement cette femme dont tu n'as jamais pu toucher que les seins.

Tu connaitras d'autres amours impossibles, par exemple, celui de la sœur de la femme de ton ami Arnold, qui fera tout pour que tu l'aimes, et que tu ne pourras aimer. Surtout parce que tu refuses « d'aller jouer avec les seins de ma mère », dis-tu. Mais l'amour dont tu souffriras le plus, en dehors de celui de ta maman, est celui d'une maman qui te recueillera dans un village, alors que tu viens de t'évader du camp rwandais de formation. Elle t'aimera comme son

fils et voudra te protéger, mais tu l'en dissuaderas, parce que les Rwandais la tueront si jamais ils apprennent qu'elle cache un *kadogo* déserteur.

Le *kadogo* est certes un « esprit dur », et malgré l'« endurance ventrale » qui est une composante de ton entraînement militaire, la faim, en situation de guerre réelle, conduit à des situations limites. Notamment la plus limite de toutes : manger une viande de porc dont tu découvriras qu'elle est, en réalité, de la viande humaine. C'est la limite que tu refuseras catégoriquement de franchir. Tu préfères mourir de faim, malgré toute la « morale » que te tient Diable. Car c'est Diable qui te montrera cet endroit caché où tu vas voir des têtes d'Ougandais coupées à la machette ; c'est là que tu verras des morceaux d'Ougandais qu'on mettait dans les tonneaux où on « lavait cette chair dans une eau qui est devenue sale, et beaucoup de sang [...] ». Diable t'expliquera, dans sa « morale » : « Serge, ces Ougandais sont en train de nous piler dans le mortier, et ils nous ont fait devenir comme du corned-beef, ils nous mangent sans mettre le sel, mais nous on va leur montrer qu'on est cons plus qu'eux ». Tu as eu peur « de voir tout ça », tes cheveux « se sont levés » et tu as commencé à trembler, tu as fait pipi dans ta tenue, tu as pleuré, et tu as signifié à Diable que tu refuses de manger cette viande-là (p. 212-213). C'est la limite humaine que ton esprit militaire a échoué à te faire franchir.

Toutes ces horreurs, tu les vis, parce que tu es devenu un enfant-soldat, un état d'esprit militaire. Pour que tu deviennes cet état d'esprit militaire, il aura fallu qu'existât un dictateur, installé au pouvoir par la CIA, défendu tout au long de son long règne par des militaires français, belges et leurs supplétifs marocains ; il aura fallu aussi qu'existât un ancien compagnon de Lumumba, un ancien maquisard affairiste, Laurent-Désiré Kabila, pour monter une armée de rebelles, avec l'aide des Rwandais et des Américains, pour chasser Mobutu.

Sans cette conjonction d'événements qui te dépassent, tu ne serais jamais devenu un tireur d'élite, tu n'aurais jamais perdu ton père et ton oncle sous les ordres des Rwandais ; tu ne serais jamais devenu un état d'esprit militaire, dont la famille est l'armée, et qui renforce cet état d'esprit en fumant du *likaya*, la drogue, et qui tue son camarade militaire, dans le dernier wagon d'un train, avant de jeter son corps pour que personne ne sache que tu l'as tué ; surtout pas ton autre ami, avec qui tu étais dans ce wagon et que tu vas accuser cyniquement d'avoir commis ce meurtre, sous l'emprise de la drogue, dis-tu, alors que lui ne comprend pas comment, parce

que, ayant tourné le dos à celui que tu as tué, lui il tirait ses balles dans une autre direction.

Tu auras fait l'expérience de cette vie de film, parce que les Rwandais et les Congolais auront fait de toi cet état d'esprit, c'est-à-dire cette concrétisation, cette matérialisation d'un esprit : l'esprit militaire. C'est cet esprit qui t'a manipulé, que tu sculptes (p. 8) et que tu fais jouer dans les marionnettes, pour le sortir hors de toi, de ton corps, pour que tu voies comment tu as été manipulé. En écrivant l'histoire de cette manipulation, tu complètes la sculpture, les marionnettes, mais aussi la danse, dans le travail d'évacuation de cet esprit hors de toi. Ainsi, les choses sculptées, les marionnettes, ta sueur et tes mouvements dans la danse, comme ton écriture, sont des états d'esprit militaires qui sont désormais sous ton pouvoir. C'est toi qui les commandes. Tu te demandais, toi, « enfant pâté » (p. 253), « qui sera l'ONU dans mon cœur pour finir la guerre qui me reste, là, dans ma tête ? »(p. 252). Ou encore : « Quelle est cette raison qui vit de ma souffrance ? » (p. 239). Tu as désormais la réponse : l'art et l'écriture.

■ Joseph TONDA[4]

[4] Université de Libreville.